

## Annexe 8

### Allégorie *Un pas à la fois*

Il faisait une chaleur torride en ce jour de juillet au chalet de mon grand-père : cinquante-sept ans plus tard, je ne l'ai pas encore oublié. Les cinq garçons, avec qui j'étais, s'étaient lassés de jouer aux billes et d'allumer des feux de feuilles sèches à la loupe.

- « Eh ! a crié Alex. Ça fait longtemps que nous ne sommes pas montés dans le grand chêne.
- Allons-y ! » a hurlé un autre.



J'ai hésité. Je rêvais d'être brave et actif comme eux, mais à huit ans, j'étais un enfant chétif, souvent malade et j'avais sans doute bien retenu les conseils de prudence que me donnait ma mère.

- « Viens, m'a dit Julien, mon meilleur ami. Ne fais pas le bébé.
- J'arrive ! » ai-je répondu en me précipitant à leur suite.

Nous avons débouché dans une clairière. Au loin nous apercevions un chêne majestueux. Plus nous avançons, plus il me paraissait immense. C'était un géant parmi les autres arbres autour de lui.

À la queue leu leu, les autres se sont hissés sur la première branche, puis ont grimpé jusqu'en haut de cet arbre centenaire de vingt mètres. Suant et soufflant, le cœur battant la chamade, j'ai entrepris de les suivre. Chacun se choisissait une branche, s'installait dessus et regardait les autres qui les rejoignaient.

Quand je les ai rejoints, je serrais la branche dans mes bras sans oser regarder en bas. Les autres se balançaient et étaient perchés au bord, j'en avais la nausée.

En riant, ils ont descendu de l'arbre et ont repris leur bicyclette pour retourner chez eux.

- « Attendez-moi, ai-je crié, la gorge serrée. Je ne peux pas ...
- Salut ! » a lancé l'un d'eux.

Les autres ont ri. Ils se sont retournés et m'ont regardé.

« Tu peux rester là si tu veux, a ironisé Alex. On te laisse la place. » Julien avait l'air inquiet, mais il est parti avec les autres.

J'ai jeté un coup d'œil en bas. La tête me tournait. Jamais je ne pourrais redescendre... Je perdrais pied, je tomberais, je mourrais. J'ai entendu des sanglots ; un instant je me suis demandé d'où cela venait, puis je me suis rendu compte que c'était moi.





Les heures ont passé. Le soir tombait. La peur et la fatigue m'avaient réduit au silence. J'étais couché sur le ventre, paralysé.

Le crépuscule a fait surgir une première étoile au firmament. L'ombre me masquait le pied de l'arbre. Soudain, de l'autre côté de la clairière, le pinceau d'une lampe troue l'obscurité. J'entends la voix de Julien et de mon père. Mon père ! Que peut-il faire ? À son âge et avec son embonpoint, il ne pourra jamais monter !

Mon père dirige la lampe vers moi.

« Descends maintenant, me dit-il d'un ton calme. Le souper est prêt.

- Je ne peux pas ! fais-je dans un sanglot. Je vais tomber, je vais me tuer !
- Écoute, répond mon père, oublie la hauteur. Pense seulement au premier pas que tu vas faire. Ça c'est facile. Regarde où je pointe la lampe. Vois-tu la branche juste à ta droite ?
- Oui, dis-je en m'approchant du bord.
- Tourne-toi. Mets ton pied droit sur la branche à ta droite. Ne pense pas à la suite. Fais-moi confiance. »

C'est vrai que c'est possible. Je tends le pied droit, je tâtonne un peu ... ça y est, j'y suis.

« Parfait dit mon père. Maintenant, place ton pied gauche sur la branche en dessous, celle que j'éclaire de ma lampe. »

À nouveau je m'exécute. Pas à pas, je redescends de l'arbre. Et tout à coup, je me retrouve en bas, dans les bras de mon père. Je pleurniche un peu, mais je me sens étrangement fier de moi.

Combien de fois, dans ma vie, ai-je ainsi commencé par m'affoler en imaginant une perspective lointaine et angoissante, pour me ressaisir au souvenir de la leçon apprise il y a longtemps dans le chêne ? Ne regarde pas le sol tout en bas, mais seulement la branche où tu vas poser le pied. Après avoir fait un pas, fais-en un autre, puis un autre, jusqu'à ce que tu aies atteint ton but. Alors seulement, contemple l'obstacle dans sa totalité, et réjouis-toi de l'avoir vaincu.